

CONVERSATION SURPRISE



Marchand de quenilles. — Avez-vous des bouteilles, des chiffons, des vieilleries ?

M. Fauchclair. — Des vieilleries ! Je pense, et pas cher. Je vous donne un écu si vous voulez fourrer ma belle-mère dans votre sac.

La Térébenthine est non-seulement un remède très populaire, mais aussi un des meilleurs que possède la matière médicale. Son emploi est recommandé par les sommités médicales dans le traitement d'un grand nombre de maladies, mais c'est surtout dans les affections des membranes muqueuses que l'on obtient des résultats vraiment extraordinaires. Comme ce sont ces membranes qui tapissent l'intérieur des voies respiratoires et urinaires, il s'en suit que c'est de préférence dans le traitement des maladies qui affectent ces différents organes que l'on doit avoir recours à ce précieux médicament.

Comme le goût désagréable de la térébenthine, ainsi que l'irritation qu'elle produit sur le tube digestif, en rendent l'administration difficile et même impossible dans un grand nombre de cas, le Docteur J. G. Laviolette a réussi, après de nombreuses expériences, à composer un Sirop très agréable au goût, inoffensif et possédant à un haut degré toutes les qualités balsamiques et antiseptiques de ce remède inappréciable.

Messieurs les médecins et les malades devront donc avoir recours au Sirop de Térébenthine du Docteur Laviolette lorsqu'ils auront à traiter les maladies des voies respiratoires et urinaires telles que : rhumes, bronchites, grippe, coqueluche, asthme, consommation, gravelle, cystites chroniques, etc., et tous les catarrhes des bronches, des poumons et de la vessie.

Ce Sirop peut être administré pur ou dans de l'eau ou du lait, au goût.

Dose. — Une cuillerée à soupe trois fois par jour, surtout le matin à jeun et le soir au coucher. Aux enfants, par cuillerées à thé en proportion de l'âge.

N. B. — Se méfier des contrefaçons et toujours demander le Sirop de Térébenthine comme suit : "Sirop de Térébenthine du Docteur Laviolette" En vente dans toutes les pharmacies. Prix : 25 et 50 cts. le flacon.

SENTIER DIFFICILE



Jo-ette. — Vise bien les piquets ; tu vois qu'il ne faut pas toucher à l'herbe.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE. — LES AMOURS DU CHEVALIER.

VIII. — UN COUP DE FEU

(Suite)

— Déjà ! — murmura-t-elle avec une adorable naïveté.

— Oui, déjà, — répondit le jeune homme avec une tristesse qui n'était point jouée, — le moment est venu de nous séparer. Le hasard nous avait réunis pour un instant. Je vous le répète, mademoiselle, cet instant laissera dans mon âme d'ineffaçables souvenirs.

Marguerite entr'ouvrit les lèvres.

Mais le temps lui manqua pour articuler une réponse.

Le postillon, profitant de ce que la montée s'était sensiblement adoucie, venait de remettre ses chevaux au trot, et la voiture s'arrêtait à côté des jeunes filles.

Un vieux domestique à tête grise, vêtue d'une longue houppelande galonnée, descendit du siège avec plus de vivacité qu'on aurait pu en attendre de son âge.

Il sembla très surpris de voir mesdemoiselles de Kergen en compagnie d'un jeune chevalier.

Marguerite ne lui laissa pas le temps de parler.

— Mon vieux Frantz, — lui dit-elle vivement avec cette familiarité des jeunes filles vis-à-vis d'un serviteur qui les a bercées dans ses bras, — as-tu entendu un coup de fusil tout à l'heure ?

— Oui, — répondit Frantz, — et j'ai pensé que quelque braconnier à l'affût venait de tuer un pauvre lièvre allant au gagnage. . . Vilaine vengeance que ces braconniers ! . . .

Marguerite prit Frantz par la main et le conduisit auprès du corps inanimé du loup-cervier.

— Regarde ! — lui dit-elle.

Le vieux serviteur poussa un cri.

IX. — L'EMBUSCADE.

— Ah ! mon Dieu ! — murmura-t-il ensuite en levant les mains et les yeux vers le ciel, — ah ! mon Dieu !

— C'est effrayant, n'est-ce pas, mon bon Frantz ? — dit Marguerite.

— Eh bien, figure-toi que sans le courage et la présence d'esprit de ce monsieur (et elle désignait l'inconnu), cette horrible bête nous dévorait toutes vives, ma pauvre Mina et moi. . .

Le vieux domestique, en entendant ces paroles, se précipita presque aux genoux du jeune homme. Il saisit ses deux mains qu'il couvrit de baisers, et il balbutia d'une voix entrecoupée :

— Que le bon Dieu vous bénisse, monsieur, . . . vous bénisse et vous récompense. . . Le pauvre Frantz n'a plus que bien peu d'années à vivre, mais ces années, croyez-le bien, il les donnerait pour vous de bon cœur. . .

L'inconnu releva le bon vieillard et s'efforça de mettre un terme à la touchante expansion de sa reconnaissance.

— Le croirais-tu, Frantz ? — reprit Marguerite, — monsieur refuse de venir au château de Kergen, et d'y recevoir les remerciements de notre père ?

— Oh ! c'est mal, cela, par exemple ! — s'écria le vieillard. — M. le baron serait si heureux de voir monsieur. . . Oui, certes ! — continua-t-il en s'adressant à l'inconnu, — le plus beau jour de la vie de mon excellent maître serait celui où il pourrait serrer dans ses bras le sauveur de ses chères enfants. . .

— Vous voyez, monsieur, — répondit Marguerite, — vous voyez ! ce que je vous disais tout à l'heure, Frantz vous le répète.

— Hélas ! mademoiselle, je ne puis, moi, que vous répéter ma réponse : ce que vous me demandez, je souhaiterais ardemment de le faire, mais, par malheur, c'est impossible. . .

Marguerite secoua la tête.

— Ah ! — murmura-t-elle, — il n'y a d'impossible que ce qu'on ne veut pas. . .

— Vous êtes injuste envers moi ! . . . s'écria l'inconnu, — oui, bien injuste ! . . . Si vous saviez, si vous saviez. . .

— Quoi donc ? — demanda Marguerite.

L'inconnu ne répondit pas ; sa contenance exprimait un extrême embarras.

La conversation dut se terminer là.

— Nous avons encore un fameux bout de chemin à faire avant d'atteindre Zeltheim où vous devez coucher, — dit le postillon à